

« Peer Gynt » dans la nuit foraine

David Bobée signe une version poétique et juste du chef-d'œuvre de l'auteur norvégien Henrik Ibsen

THÉÂTRE

Il court, il court, Peer Gynt. Il caracole sur ses montagnes et sur son bouc comme sur ses chimères, vagabond des nuages, homme aux semelles de vent, mais aussi bien homme ouvert à tous les vents, homme de trop-plein et de vide à la fois. Et les sommets qu'il chevauche sont ici ceux des montagnes russes d'une fête foraine abandonnée, dans le très beau *Peer Gynt* qu'offre David Bobée, à la fois poétique, contemporain et intelligemment politique.

Le metteur en scène et directeur du Centre dramatique national de Rouen/Normandie, qui va avoir 40 ans cette année, signe avec cette version du chef-d'œuvre d'Henrik Ibsen son meilleur spectacle à ce jour. Et offre en prime la découverte d'un jeune acteur qui fait figure de révélation : Radouan Leflahi, intensément lyrique, émouvant et crédible dans cette traversée unique qu'est celle de Peer Gynt – celle d'une vie humaine, rien de moins, dans tout ce qu'elle peut offrir.

Avec lui, ce *Peer Gynt* qui, après avoir été créé à Nantes et présenté à Sceaux, va voyager à travers la France pendant de longs mois, galope avec une énergie effrénée à travers toutes les dimensions de la pièce, à l'image de son héros. « Peer Gynt, c'est ce que j'ai écrit de plus fou », disait l'auteur norvégien, qui l'a signée en 1867, cette pièce qui tranche avec son théâtre psychologique et embrasse la vie de manière fabuleuse, dans ce qu'elle a de plus trivial et de plus métaphysique, de plus fantaisiste et de plus tragique.

Loin des fjords de Norvège, loin de tout folklore nordique, c'est dans l'ici et maintenant que David Bobée inscrit l'épopée d'Ibsen : celle d'un homme qui n'est ni un héros ni un anti-héros flamboyant à la Dostoïevski. L'histoire de Peer, ce fils sans père, l'histoire de son voyage qui le mènera de sa Norvège jusqu'au désert brûlant d'Arabie ou au Far West de l'Amérique capitaliste s'inscrivent dans ce décor à la beauté désolée, aux attractions foraines baignant dans la mélancolie de l'oubli.

Et le voilà, lui, Peer, sale gosse, baratineur, hâbleur, tchatcheur,



Radouan Leflahi interprète Peer Gynt. ARNAUD BERTEREAU

le voilà qui enlève la fiancée de son ami le soir de ses noces, le voilà qui raconte ses histoires invraisemblables, lesquelles l'aident à sortir de la médiocrité de son trou de province, et le voilà qui tape sur les nerfs des gars du coin – qui n'aiment pas qu'un gus comme eux décide de ne pas faire comme les autres.

Sa fantaisie la plus débridée

Et le voilà qui fuit au-delà de ses montagnes pour se retrouver, on ne sait comment, dans des situations aussi ébouriffantes que celles qu'il inventait pour se faire mousser : trafiquant d'esclaves dans une Amérique déjà ultralibérale, prophète libidineux en Arabie, ou marié de force à la fille du roi, dans un royaume des trolls que David Bobée met en scène comme un mouvement fasciste.

Peer Gynt a la beauté pas du tout nordique de Radouan Leflahi, et cela a toute son importance : sans sa séduction, Peer Gynt n'existe pas. Et il a surtout l'engagement physique, la poésie, une musique intérieure qui est celle d'un jeune homme qui,

avec une virtuosité soufflante, laisse à la fois transparaître l'accent des « quartiers » dont il vient et une maîtrise sans faille de l'histoire qu'il raconte et de la langue dans laquelle elle est racontée.

David Bobée n'a pas besoin de forcer le trait : en confiant le rôle à un jeune acteur d'origine marocaine, et à partir du moment où le talent de cet acteur est incontestable, cela suffit à dire tout ce que la pièce d'Ibsen nous raconte aujourd'hui, sur les stratégies que peut mettre en place un jeune homme qui se sent exclu de la communauté où il vit.

A partir de là, le metteur en scène peut jouer *Peer Gynt* pour ce qu'elle est par ailleurs : une grande pièce qui offre le plaisir fou d'une fiction totalement assumée dans sa fantaisie la plus débridée, et qui, en même temps, fore au plus profond de ce qui constitue l'existence humaine. Et c'est ainsi que l'œuvre, dans l'excellente version française de François Regnault, telle que l'a habilement réduite David Bobée, avance vers l'interrogation qui est en son cœur : qu'est-ce qu'« être soi-même », dans cette

période, la fin du XIX^e siècle, qui invente l'individualisme moderne ? Qu'est-ce qu'être soi-même, aujourd'hui ? Qu'est-ce qui fait le noyau d'une vie humaine ? Cette fameuse individualité, à laquelle nous croyons dur comme fer depuis l'époque d'Ib-

sen, serait-elle comme cet oignon que pèle Peer Gynt ? C'est la grande métaphore de la pièce : quand on a enlevé toutes les pelures, il ne reste plus rien.

Plus rien, sauf l'amour. C'est ainsi que la mise en scène de David Bobée rejoint avec une jus-

Revenir, à l'heure de mourir, à cette vérité ultime et primordiale : s'il a existé, c'est dans l'amour de sa mère

tesse impeccable le sens profond de la pièce d'Ibsen. Peer Gynt a couru le monde et ses chimères politiques, économiques, religieuses, il s'est rêvé empereur de l'univers, il a lutté pour sa survie, au mépris de la vie des autres au besoin, pour revenir, à l'heure de mourir, à cette vérité ultime et primordiale : s'il a existé, c'est dans l'amour de sa mère, Ase (Catherine Dewitt), et de Solveig, sa fiancée (Lou Valentini), en un amour qui défie le temps et l'espace. Un noyau intact. ■

FABIENNE DARGE

Peer Gynt, d'Henrik Ibsen. Mise en scène : David Bobée. Vendredi 16 février à L'Avant-Scène à Colombes (Hauts-de-Seine), les 21 et 22 février à la Scène nationale 61 de Flers (Orne), puis en mars et avril à Saint-Médard-en-Jalles (Gironde), Saint-Brieuc (Morbihan), et à Rouen (Seine-Maritime) et en tournée à partir de septembre.

Radouan Leflahi, de l'Atlas aux fjords

HEUREUX QUI, comme Radouan, a fait un beau voyage. A même pas 28 ans, il se voit offrir par David Bobée le rôle de Peer Gynt, un des plus énormes de tout le répertoire. Lui, le jeune comédien inconnu mais que l'on avait remarqué, déjà, dans *Roméo et Juliette* et surtout dans *Lucrece Borgia*, aux côtés de Béatrice Dalle, signés par le même metteur en scène.

Peer Gynt, c'est lui, Radouan Leflahi, dont le chemin pour en arriver là a été moins simple que pour d'autres. Comme le héros d'Ibsen, il est un fils sans père, élevé par sa mère, immigrée marocaine – « Berbère », précisera-t-il à plusieurs reprises –, et ses sœurs. Sa famille vient d'un village du Moyen-Atlas où il retourne souvent pour se « ressourcer », et en lui la poésie de ces montagnes-là s'unit à celle des fjords de Norvège.

Il a voulu être acteur très tôt, dès l'âge de 6 ans. « Tout le monde s'est fichu de moi », constate-t-il. A remballé ses rêves. Le théâtre n'arrivait pas jusqu'au quartier de la périphérie de Rouen où il a grandi. Radouan Leflahi a passé un bac marketing et fait énormément de sport, lui qui était « comme une pile électrique ».

Pourtant, au lycée, une de ses profs lui souffle de ne pas laisser tomber. Le jeune homme s'inscrit au concours d'entrée du Conservatoire de Rouen. Dans le jury, Maurice Attias, le directeur du Conservatoire, et David Bobée décident de l'admettre à l'école. « Je ne connaissais rien, j'avais vu en tout et pour tout trois pièces de théâtre dans ma vie, mais j'ai été le plus heureux des hommes, malgré la violence sociale que m'a envoyée à la figure cette insertion dans un milieu très éloigné du mien », raconte-t-il. Et j'ai mis les bouchées doubles, notamment dans le travail sur la langue. Parce que je suis tombé amoureux de Racine, du Claudel de Partage de midi, et du théâtre classique en général. »

Un comédien complet

« Je ne crois pas que l'on puisse faire du théâtre si on n'est pas attaché à la langue, insiste-t-il. Moi, j'adore ça, et un peu plus chaque jour. » Ce goût des « beaux, des grands mots » en a fait un acteur à la diction parfaite, qui en remontre à ceux qui supposent que les comédiens « issus de l'immigration » seraient incapables de cise-ler les vers de Racine ou de Hugo.

Et comme Radouan Leflahi est aussi un athlète, admirateur du jeu très physique des acteurs allemands de la Schaubühne de Berlin ou du Berliner Ensemble, il est devenu un comédien complet. Etre ou ne pas être Peer Gynt ? Là n'est pas la question. « Je ne peux pas être Peer Gynt, sourit-il. Mais Peer Gynt peut être un tout petit peu moi... Il n'existe que parce que j'existe, sinon il n'est que du vent, de la fumée. C'est ce qui est beau : quand j'ai lu la pièce la première fois, je me suis dit, "c'est fou que ce petit Norvégien du XIX^e siècle ait vécu les mêmes choses que moi...". J'ai été touché au cœur par la manière dont Ibsen, comme le disait Hugo, parle de nous en parlant de lui. »

Loin des rôles assignés de rappeur ou de mauvais garçon, Radouan Leflahi rêve de jouer Néron dans *Britannicus*, ou Mesa dans *Partage de midi*. Il fuit comme la peste les figures d'« Arabe de service » qui ne manquent pas de lui être proposées. Quand on lui demande s'il se sent appartenir à une double culture, il répond simplement « oui ». Mieux vaut deux cultures qu'une seule, ou aucune. ■

F. DA.